

— La station néolithique et protohistorique de « Sur le Grand-Pré » à Saint-Léonard (distr. Sierre, Valais). Note préliminaire. *Archives suisses d'Anthropol. génér.*, XXII, 1957, pp. 136-149.

WYSS, R. Die Frühbronzezeit der Schweiz. *Repertorium...*, Heft 2, Die Bronzezeit der Schweiz, Zurich, 1956, pp. 5-10.

DES SIMPLES A LA PHYTOTHERAPIE MODERNE

Louis Fauconnet

Lorsque nos grand'mères, il y a un demi-siècle à peine, avaient subi un refroidissement, souffraient d'un rhume de cerveau, avaient une indigestion ou des coliques, lorsqu'elles s'étaient coupées ou contusionnées, elles n'allaient pas, comme le font beaucoup de nos contemporains, quérir un bulletin de maladie dans un bureau d'assurance, puis montrer leur bobo à un médecin qui, excédé d'avoir à soigner des malaises par dizaines, les traite de la façon la plus uniforme possible.

Il y a cinquante ans, la société humaine était moins organisée qu'aujourd'hui ; les jeunes allaient moins longtemps à l'école, le savoir humain était moins étendu, mais il était plus directement accessible. On vivait plus près de la nature et peut-être savait-on mettre mieux à profit ses ressources les plus modestes.

Pour soulager leurs malaises et ceux de leur entourage, nos grand'mères recouraient volontiers aux « simples ». Pour couper un rhume de cerveau, on se frictionnait la nuque avec de l'eau de vie de lavande ; en cas d'indigestion, on prenait de la gentiane, une infusion de camomille puis du thé de menthe ; contre les coliques, on donnait de la tisane d'anis ou de mélisse, on appliquait des cataplasmes ; les coupures étaient guéries par des compresses de consoude, de millepertuis ou de ronce, les contusions par des bains d'arnica. Le tiroir aux remèdes de mère-grand contenait encore de l'absinthe, de la potentille anserine, de la chicorée sauvage et du romarin contre les troubles digestifs ; du plantain, de la bourrache, de l'aigremoine et de l'alchemille contre les maux de gorge ; du bonhomme, du lierre terrestre, de la germandrée, du marrube, de l'hysope, du mélilot, de la bistorte et de la pariétaire, contre toutes sortes de troubles pas toujours bien définis.

Les médecins eux-mêmes, au siècle dernier, recouraient volontiers, pour traiter leurs patients, à des drogues simples et à des préparations qui en dérivent directement, comme les teintures et les extraits ; ils les faisaient entrer dans les pilules, les potions, les liniments et les onguents dont ils prescrivaient la formule. Pourquoi la plupart de ces remèdes naturels ont-ils été ensuite abandonnés ou méconnus ? Comment la méthode de guérir par les simples est-elle tombée en désuétude, alors qu'elle était consacrée par une tradition séculaire ?

On peut y voir plusieurs causes. D'abord un zèle exagéré, des enthousiasmes sans retenue ont fait écrire des récits plus ou moins légendaires sur les vertus guérissantes de certaines plantes. Il ne faut pas attendre d'une cure de plantes seules la guérison d'une tuberculose, de maladies vénériennes, de certaines affections du foie ou d'un cancer. Dans de telles maladies, les plantes médicinales sont capables tout au plus d'aider à la guérison que peuvent éventuellement apporter d'autres remèdes spécifiques. Ne trouvant pas dans les simples la réalisation des promesses de leurs devanciers, les modernes eurent vite fait d'en proclamer l'inanité. Toute exagération suscite une exagération de sens contraire et souvent l'enthousiasme des pères engendre le scepticisme des enfants. Paracelse exagérait lorsqu'il faisait de la persicaire une panacée ; nous exagérons lorsque nous la déclarons tout juste bonne à figurer dans les herbiers des botanistes.

Une autre cause est la tendance naturelle à l'homme de dédaigner ce qui lui paraît trop commun. Pour beaucoup, le mot « simple » est synonyme de tisane, la phytothérapie ne consiste pour eux qu'à administrer de l'eau chaude dont on a altéré la pureté en la salissant avec des herbes plus ou moins inactives.

Les Anciens entendaient par « simples » les médicaments non composés, que leur origine soit minérale, végétale ou animale. Actuellement nous réservons ce terme aux substances végétales, surtout indigènes, employées sous leur forme intégrale (suc, extrait, teinture), par opposition aux principes chimiques isolés des plantes à l'état pur ou préparés par synthèse en laboratoire. Si beaucoup de simples évoquent l'idée d'herbes inoffensives qu'on peut confier à des mains profanes, on aurait tort toutefois de se désintéresser des ressources qu'offrent ces plantes. Il en est d'ailleurs qu'on ne saurait utiliser sans beaucoup de prudence : la digitale, la belladone, l'ergot de seigle, l'opium du pavot. Aucun de ces noms de drogues héroïques ne fait penser à une tisane, et cependant ce sont des « simples ».

Une troisième cause de discrédit est plus sérieuse parce qu'elle repose non plus sur des considérations sentimentales, mais sur des déductions d'ordre scientifique. Les progrès réalisés par la chimie permettent d'isoler des végétaux leurs principes actifs ; on s'est alors habitué à considérer l'emploi de ces derniers comme le seul qui soit rationnel. Or il n'est pas prouvé qu'un principe actif à l'état pur soit le meilleur des médicaments que puisse fournir une drogue déterminée. En isolant une substance pour la faire cristalliser, on a éliminé toutes celles qui, avec elle, constituaient dans la cellule végétale un tout harmonieux. Si l'action des produits cristallisés est plus facile à étudier et à définir par le pharmacologue, cette action est, quand il s'agit de guérir, plus restreinte, plus brutale, moins riche, moins harmonieuse que l'action de la drogue naturelle ou d'un extrait total, dans lequel les principes actifs connus des chimistes sont accompagnés de substances dites accessoires, mais souvent utiles.

Entre le fatras insensé et sans limite de la thériaque (mélange aussi hétéroclite que possible, dans lequel l'organisme malade était sensé choisir ce qui lui était nécessaire pour guérir) et le produit purifié à l'extrême, la drogue naturelle, avec sa composition chimique complexe, mais toute proche de celle de la matière vivante, ne peut-elle pas offrir les conditions les plus favorables à l'action curative d'un groupe donné de principes actifs ? En répondant par l'affirmative à cette question, je n'énonce pas un dogme, ni une loi, j'é mets une hypothèse de travail. De nombreuses expériences pharmacologiques doivent montrer dans quelle mesure cette hypothèse doit être maintenue, modifiée ou abandonnée.

Soulignons encore que la valeur curative de drogues végétales est sous-estimée du fait que plusieurs drogues mal récoltées ou conservées dans de mauvaises conditions sont inactives, alors que leur action est indéniable quand leur récolte, leur séchage et leur stockage ont été convenables.

La valériane (*Valeriana officinalis* L.) est à cet égard un exemple démonstratif. Les organes souterrains, rhizome, racines et stolons, contiennent à l'état frais des substances sédatives et très peu toxiques dont la constitution chimique exacte n'a pas encore été déterminée, malgré de nombreuses et patientes recherches poursuivies aujourd'hui encore dans plusieurs laboratoires. Les difficultés sont dues précisément à la fragilité de ces substances douées d'une action calmante. Pour les conserver intactes, il faut éviter que les enzymes, ou ferments contenus dans les mêmes cellules de la plante, ne les dégradent ; c'est

pourquoi, le plus tôt possible après la récolte, il faut traiter la racine fraîche de valériane par l'alcool bouillant qui rend les enzymes incapables de transformer les substances intéressantes. C'est ainsi que notre pharmacopée actuelle fait préparer la teinture de valériane, médicament actif, peu toxique, dont l'odeur ne rappelle qu'à peine celle d'une racine de valériane séchée sans précautions. Ainsi, contrairement à ce que plusieurs ont cru pendant longtemps, plus une préparation de valériane a une valeur forte et désagréable, moins elle a de vertu sédative.

La grande gentiane (*Gentiana lutea* L.), cette belle plante de nos pâturages montagnards, est réputée depuis l'antiquité pour son grand pouvoir stimulant des fonctions digestives. On attribue avec raison ce pouvoir à l'amertume forte et pure de la racine, qui, dépourvue d'astringence, tonifie sans irriter. La racine fraîche, dont la pulpe est blanchâtre alors que la racine fermentée est jaune, renferme des hétérosides que les pharmaciens s'efforcent de conserver intacts grâce à un séchage approprié qui empêche toute fermentation. L'amertume de la plante est due aux gentioside, gentiamarine, gentiopicroside, gentianine et autres substances qu'ont isolées les chercheurs phytochimistes. L'odeur si caractéristique de la racine se développe surtout au cours de la fermentation. C'est cet arôme que les liquoristes recherchent pour obtenir une liqueur parfumée. Par ses amers, la gentiane favorise et provoque les sécrétions digestives, stimule les mouvements péristaltiques. Elle a de plus un effet leucocytoène, sorte de chimiotactisme qu'elle exerce vis-à-vis des globules blancs, effet comparable à celui d'une riche alimentation carnée. Cette même propriété la rend apte à favoriser la défense de l'organisme contre les maladies infectieuses, plus ou moins chroniques, chez les convalescents, les anémiques, les scrofuleux. Certains médecins contemporains attribuent encore à la gentiane des propriétés fébrifuges et antimalariques, mais sur ce dernier point, les recherches se poursuivent et le cas n'est pas élucidé.

Le varaïre, ou ellébore blanc (*Veratrum album* L.), est répandu dans les pâturages à côté de la grande gentiane jaune, de port semblable. Cette plante, et surtout ses racines, renferment des alcaloïdes nombreux, dont la constitution chimique compliquée et délicate a fait l'objet de recherches récentes : Jervine, protovératrine A et B notamment, qu'il ne faut pas confondre avec la vératrine du commerce, mélange d'alcaloïdes extraits de la cévadille, plante toxique du Mexique. Lorsque le lièvre de la fable conseillait à sa commère la tortue de se purger « avec quatre grains d'ellébore », il se faisait l'écho d'un credo thérapeutique vieux comme le monde. L'emploi de la plante contre l'aliéna-

tion mentale remontait en effet aux temps mythologiques, et a donné lieu dans la pratique de l'«elléborisme» à des excès jusqu'au XVIIe siècle. De nos jours, à la suite des succès récents des chimistes qui ont précisé l'identité et la constitution d'alkaloïdes isolés grâce à la chromatographie, les propriétés pharmacodynamiques de ces substances nouvelles ont été précisées aussi, ce qui a conduit à des applications thérapeutiques nouvelles, notamment contre l'hypertension artérielle. Ici toutefois, comme avec les alkaloïdes de l'ergot de seigle, il est plus avantageux et plus sûr d'employer comme médicaments les alkaloïdes purifiés et dosés avec précision, car la marge thérapeutique entre la dose utile et la dose dangereuse est très étroite, et le médecin doit adapter les doses à la sensibilité de chaque patient.

Les exemples de ces trois plantes médicinales indigènes, qui ont gardé ou acquis à nouveau une place appréciable dans la thérapeutique contemporaine, montrent quelles orientations diverses peuvent prendre les recherches dans le domaine des médicaments d'origine végétale. La médecine contemporaine se sent assez forte pour pratiquer dans ses moyens de guérison un éclectisme souvent très libre. Pour essayer de guérir, la médecine peut aujourd'hui puiser à toutes les sources, unir aux données de la science celles de l'empirisme et réaliser ainsi un tout qu'on peut appeler empirisme scientifique. A côté des conquêtes les plus récentes de la bactériologie, de la chimie et des sciences physiques, la science médicale fait siennes de nombreuses découvertes des vieux « simplistes ». Elle scrute les drogues avec soin, les analyse, dose leurs principaux constituants, mesure leur activité physiologique sur des animaux de laboratoire. Elle met ainsi en évidence la valeur de médicaments de composition chimique complexe, mais harmonieuse, que fournissent les plantes. Les « simples », trop complexes pour les chimistes, ne le sont pas forcément pour un organisme souffrant. De même que nous ne pouvons guère satisfaire notre appétit par des aliments qui seraient des mélanges de substances purifiées, même si, aux glucides, aux graisses, aux protides purs et en proportions convenables, nous ajoutions des vitamines en quantités suffisantes, de même nous pouvons admettre qu'un organisme malade est mieux aidé par un médicament où l'harmonie qui caractérise la vie a été réalisée par la nature et respectée par le pharmacien autant qu'il l'a pu.

Après avoir reconnu et sondé la complexité des drogues naturelles, l'homme de science d'aujourd'hui se sent à nouveau capable de les mettre à profit. Pour bien marquer l'étape franchie, il ne dit plus « guérir par les simples », il parle de « phytothérapie ».